

ATACAMA

*Projet théâtral, musical et en images
Un poème contemporain sur la migration, la mémoire et
l'extraction minière*

*Théâtre de la Parfumerie (Genève) du 22 octobre au 10 novembre 2024
Tournée au Chili en 2025*



Montage illustré sur photo d'archive © Michele Millner

DOSSIER DE PRÉSENTATION

ATACAMA

Atacama est un nouveau projet théâtral, musical et en images créé par le Théâtre Spirale (Genève, Suisse).

C'est un poème contemporain sur la migration, la mémoire et l'extraction minière.

La **création et les répétitions** se dérouleront au Théâtre de la Parfumerie (Genève) du 16 septembre au 21 octobre 2024

Les **représentations** auront lieu au Théâtre de la Parfumerie du 22 octobre au 10 novembre 2024

Autour du spectacle se tiendront des expositions, des peñas et des concerts
Une **tournée** est prévue au Chili en 2025

ÉQUIPE DE CRÉATION

Michele Millner	mise en scène, jeu, chant et dramaturgie
Naïma Arlaud	mise en scène et dramaturgie
Meret Mohr	jeu, chant, dramaturgie et composition
Yves Cerf	saxophones, flûtes, quenans et composition
Raimundo Santander	guitares et composition
Sylvain Fournier	percussions et composition
Mael Godinat	piano, clarinette basse, saxophone alto et composition
Sol Diaz	dessin, illustration et animation
Riccardo Willig	photo et vidéo
Noé Forissier	scénographie, lumière et technique
Jules Bovard	assistant technique
Julie Delieutraz	costumes
Jean-Baptiste Bosshard	création son

Nous serons accompagné·es pour la dramaturgie par **Patricia Moscoso** (journaliste au Chili) et **Chiara Curonici** (psychologue en Suisse)

Souad von Allmen administration et communication

TABLE DES MATIÈRES

P.4	Préambule
P.5	Point de départ
P6-8	Un peu d'histoire / un peu de politique
P9-12	Geste d'intention
P13	Une création comme un partage
P14	Fragments rêvés du spectacle
P16-17	L'écriture de la pièce
P19-21	Échanges, extraits pour une dramaturgie (avec Meret Mohr)
P22	Mémoire de voyage (par Chiara Curonici)
P23-24	Musique et composition (par Yves Cerf)
P25	La mise en scène (avec Naïma Arlaud)
P26	Les images : photos (par Riccardo Willig)
P27	Les images : illustrations (par Sol Diaz)
P28-29	Espace et lumières (avec Noé Forissier)
P30	La traduction (avec Naïma Arlaud)
P32-33	Conclusion... Et l'espoir ? (avec Meret Mohr)
P34-37	Biographies
P38-40	Informations et contact

(NB : les textes de ce présent dossier sont principalement rédigés par Michele Millner, sauf exceptions mentionnées)



Entre San Pedro et Antofagasta © Riccardo Willig, 2019

PRÉAMBULE

En 2019 nous avons commencé les recherches autour d'*Atacama*, un projet théâtral qui devait aboutir en 2022 avec un spectacle trilingue français, anglais, espagnol et une collaboration Suisse-Chili. Une nouvelle expérience d'échange après *Récits de Femmes* (créé en Suisse et tourné au Chili en 2016) et *Amores de Cantina* (spectacle bilingue créée à Genève avec une équipe d'interprètes des deux pays).

Suite à la pandémie, le projet a été décalé en automne 2024.

En 2019 donc, nous sommes parti-es en repérage avec quelques personnes de l'équipe du présent projet, sur les traces de l'enfance de mon père dans le désert d'Atacama, au nord du Chili.

Avec le photographe Riccardo Willig, la psychologue Chiara Curonici, le musicien Yves Cerf et le comédien Meret Mohr (mon enfant), nous avons mené une « enquête poétique » qui nous a permis de réunir du matériel visuel et sonore pour notre future création.

Durant cette première étape de création nous nous sommes vu-es et avons précisé notre collaboration avec nos collègues et ami-es au Chili : le musicien Raimundo Santander, la dessinatrice Sol Diaz et la journaliste Patricia Moscoso.

Depuis lors, nous avons entretenu un ping-pong créatif par-delà océans et continents qui utilise une partie du matériel récolté dans le désert chilien (images et réflexions autour des mines, du lithium, de l'infiniment grand, etc.) et du matériel plus intime comme des échanges sur la migration, la post-mémoire (lettres, archives, articles, carnets de bord, etc.) ou des réflexions croisées mère/enfant entre moi-même et Meret.

Tout cela pour nourrir cette création et la faire mûrir. Une fermentation de sons, de paroles, d'images et d'idées partagées dans le temps et l'espace.

Nous circulons entre deux états.

Un premier état d'introspection isolée, à l'image de nos éloignements, puis un état de retrouvailles, de partages et de paroles.

Dans ce deuxième temps – le temps des embrassades créatives – ce matériel sera intégré à la création d'« Atacama » au même titre que les matériaux récoltés sur place, les mémoires de mon père, les échanges de lettres avec Meret, les notes de Chiara Curonici et Patricia Moscoso ou encore la poésie de Violeta Parra, Corinna Bille, Luis Sepulveda, Hernan Letelier, Gabriela Mistral et d'autres.

POINT DE DÉPART

Who am I ? / Qui suis-je ? / ¿ Quien soy yo ?

Est-ce que je suis une migrante ? une exilée ? une post-migrante ?
une nomade ? une voyageuse ? Est-ce que c'est important ?
Pourquoi ces mots sont-ils si sensibles pour moi ?
Où est-ce que je les ai entendus pour la première fois ?
Comment ça se fait que je me reconnaisse dans ces mots ?
Qui me les a dits ?
Comment est-ce que je me les suis appropriés ?
Comment ça se voit ?
Comment ça s'entend ?
Comment ça se sent ?
Est-ce que mon expérience est unique ?

Possibles définitions du terme migration dans lesquels je me reconnais :
Déplacement de personnes d'un lieu dans un autre, en particulier d'un pays dans un autre pour des raisons politiques, sociales, économiques ou personnelles, et qui est le fait soit d'une population entière, soit d'individus s'intégrant dans un phénomène de société plus large.
Migration d'une âme. Passage d'une âme d'un corps dans un autre.
Déplacement en groupe et généralement périodique de certaines espèces animales. Migration annuelle ; migration des cigognes, des hirondelles, de papillons, des étourneaux.

À la fin du mois de décembre 2022, 2 500 000 « ressortissant·es étranger·es » résident en Suisse à titre permanent. Ces personnes sont-elles migrantes ?
Ou plus ? Est-ce qu'on arrête d'être migrant·e un jour ? Pour devenir quoi ?
Est-il possible d'arriver ? D'arriver à quoi ?

Mon travail artistique examine et caresse depuis des années le parcours physique et sensible de ma vie dans différents territoires de cette terre. Comme une tentative de tisser des liens entre des fragments. Cette fois, je me penche sur une histoire qui n'est pas la mienne, mais qui conditionne la mienne et celle de ceux qui me suivent.

Le temps linéaire est une invention coloniale imposée aux peuples du monde, qui pour la plupart le concevaient de manière cyclique. Dans l'époque actuelle, traversée par un fascisme qui rappelle un passé récent, je sens le besoin de me glisser dans un moment de mon histoire familiale, dans un territoire duquel nous nous approchons par l'imaginaire, complétant les fêlures de la mémoire par les gestes qui nous aident à aborder notre présent.

UN PEU D'HISTOIRE / UN PEU DE POLITIQUE

Au fil des deux derniers siècles, une transformation bouleversante s'est opérée au sein de nos sociétés. Bien que notre espèce humaine se soit toujours déplacée, jamais autant de gens n'avaient été arrachés à leur sol auparavant. L'immigration, forcée ou voulue, d'une nation à une autre ou d'un village à la métropole, est la principale expérience constitutive de notre époque.

Émigrer ne signifie pas uniquement quitter son pays, traverser les mers, vivre au milieu d'étranger-es, mais implique également que l'on déconstruise le sens même de son monde.

L'espoir peut bien sûr pousser à l'émigration, autant que le désespoir.

Mais ce qui est sûr, c'est que nous ne serons plus jamais les mêmes.

Selon le FMI, depuis l'entrée des pays asiatiques et d'Europe de l'Est dans le capitalisme contemporain, l'offre de travail disponible sur le marché mondial aurait quadruplé depuis vingt-cinq ans. Ces pays s'insèrent dans l'économie mondiale essentiellement sur la base d'une offre de travail non qualifié.

« Pourquoi la production des pays industrialisés d'Europe dépend-elle de l'importation de millions de mains pour effectuer les tâches les plus basses ? Pourquoi ceux et celles qui ont ces mains et ces bras sont-ils traité-es comme les pièces détachées d'une machine ? Qu'est-ce qui force un-e travailleur-euse migrant-e à quitter son village et à accepter cette humiliation ? »

John Berger, le 7^e homme (1976)

Comment ça se fait que dans l'imaginaire de mon père le petit port de Tocopilla, aujourd'hui décrété « zone sinistrée » ou zona de sacrificio en espagnol, était pour lui un havre de paix et d'amour familial ?

Avec le spectacle Atacama, j'aimerais enquêter sur la relation entre la géopolitique et l'intimité de l'expérience de la migration qui a été fondamentale pour moi et pour tant d'autres.

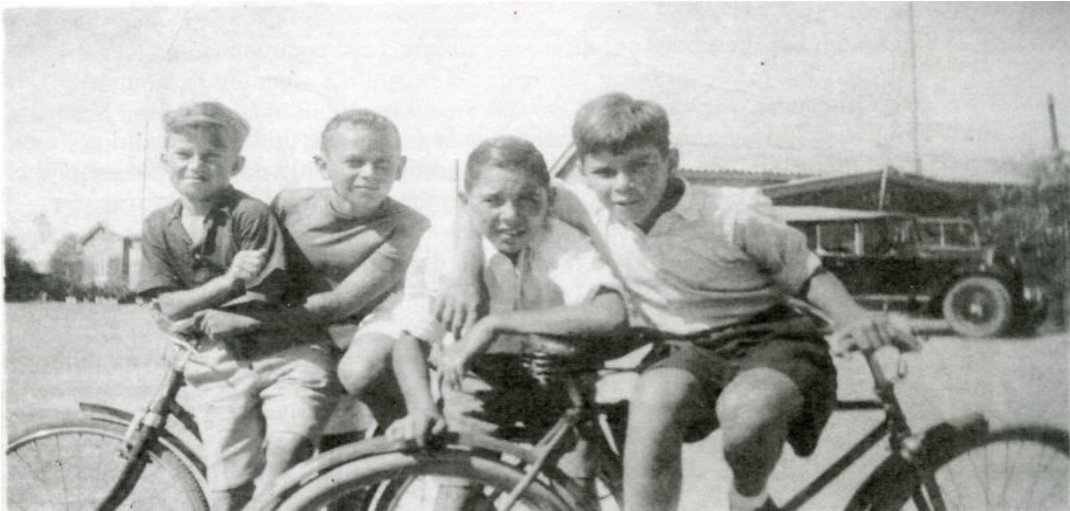
Je reviens à mes interrogations autour du mot : *Home / Hogar / Foyer*.

UN PEU D'HISTOIRE / UN PEU DE POLITIQUE (suite)

Le mortier qui tient ma maison en place, c'est ma mémoire. Ce liant entre ce qui a été et ce qui est. Ce qui fait qu'il tient, c'est qu'il est constamment réactualisé, recréé, il BOUGE.

Pour nous, migrant-es, notre foyer n'est plus un bâtiment ou une région physique, mais l'histoire que nous racontons, petit à petit, de la vie que nous sommes en train de vivre. De la vie que nous sommes en train de suivre. De la vie que nous sommes en train de perdre. De la vie que nous sommes en train de découvrir, de retrouver et de réinventer.

Je viens d'une lignée de migrant-es, voyageur-euses et vagabond-es. Tous mes grands-parents et mes parents ont été migrant-es. Un de mes enfants est migrant. En quatre générations dans ma famille, la mère n'a pas parlé la même langue maternelle que ses enfants. Je suis trilingue et je suis traversée par la migration et l'exil de façon concrète, (par exemple j'ai un accent en français qu'on me rappelle constamment), mais aussi dans mon imaginaire et dans ma perception sensible du monde. Je me définis souvent en premier lieu comme une migrante, comme étrangère, comme quelqu'un qui marche sur la crête liminaire de la frontière.



Mon père (1^{er} depuis la droite) à Maria Elena (Chili), 1936 © Archives famille Millner

UN PEU D'HISTOIRE / UN PEU DE POLITIQUE (suite)

Ces derniers temps, je lis beaucoup le travail de la sociologue bolivienne [Silvia Rivera Cusicanqui](#). Une grande partie de son œuvre aborde la continuité des logiques de domination sur les identités et cultures indigènes, notamment dans des contextes dans lesquels une reconnaissance formelle de la diversité et de la valeur des autochtones aurait pourtant « eu lieu », comme c'est le cas en Bolivie.

Dans l'analyse des mécanismes de domination, Rivera Cusicanqui dénonce « l'illusion du métissage » comme une construction hégémonique, patriarcale et coloniale, dans laquelle l'intégration d'identités différentes contribue à consolider une structure hiérarchique culturellement déterminée. À travers le « mensonge du métissage » et la construction discursive et idéologique de la « citoyenne » et du « citoyen », les peuples autochtones ont été exclus de l'espace public. Les réflexions de Silvia Rivera Cusicanqui m'interpellent et m'amènent à réfléchir aux parallèles, avec leur ressemblances et différences, entre autochtone et migrant·e, métissage et intégration. J'aime aussi ce que Silvia écrit sur la communication de la connaissance :

« Il est important de parler après avoir écouté, parce qu'écouter est également une manière de voir, et un dispositif permettant de générer la compréhension et l'empathie ».

Silvia parle de couches qui se déposent comme des sédiments les uns sur les autres, sans se mélanger. Elle vit à La Paz à 4000 mètres d'altitude et emprunte souvent des métaphores se référant aux montagnes qui l'entourent. Les couches ne se déposent pas toujours de façon harmonieuse et sereine. Mais c'est précisément ce contact rugueux, ces espaces de friction, qui nous permettent de rester humain, vivant·es, créatif·ves et comme disait Gilles Deleuze, intelligent·es parce qu'inquiet·es. Ce chemin de superposition me parle, il me paraît plus fécond qu'un mélange métissé qui gomme les particularités.

« L'assimilation », ou « l'intégration » qui vient d'en haut, nous est demandée ou imposée pour pouvoir accéder à une vie « digne », ou en tout cas pour pouvoir participer au monde contemporain. Seulement, cette « intégration » ne tient pas compte des différences, reste rigide dans ses paradigmes où règne une claire hiérarchie entre culture d'origine et culture « d'accueil ». Qui plus est, elle fait prévaloir sur la réalité complexe une théorie bienpensante qui cache à peine son néocolonialisme, et compromet l'avenir en renforçant les douleurs par le devoir de gratitude, tout en alimentant la ghettoïsation qui engendre hostilité et rage.

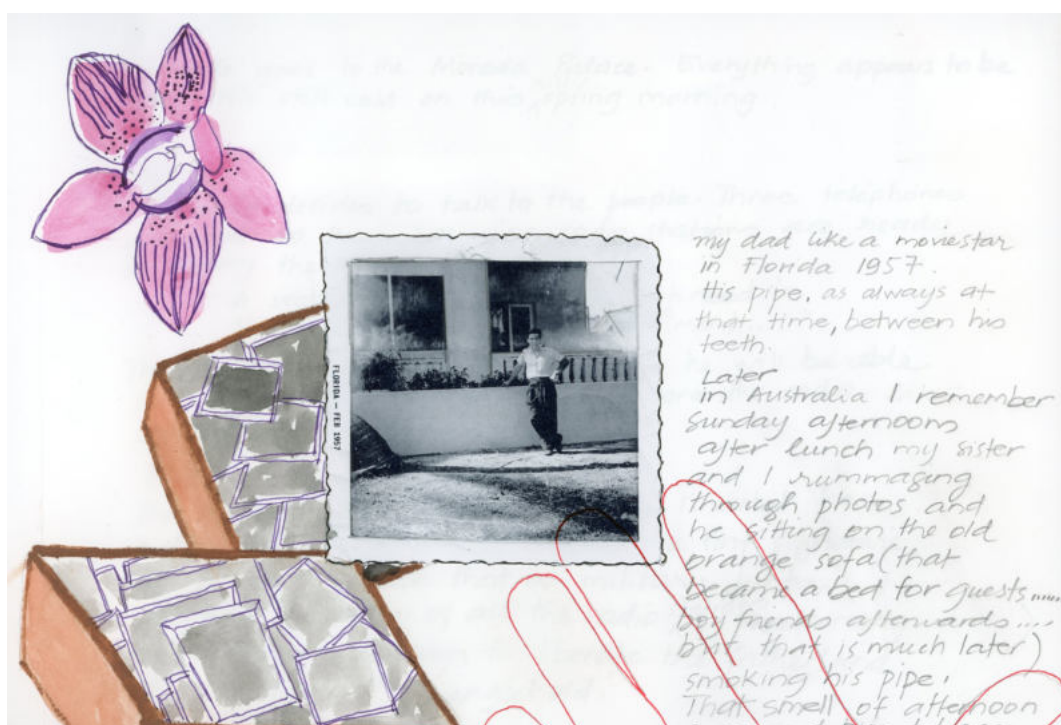
Ces questions autour de l'identité migrante, fragmentée et en friction constante, sont un guide pour cette création qui, à partir d'une histoire simple et quotidienne, fait dialoguer plusieurs perspectives, intimes et politiques, avec des écarts générationnels, culturels et même de nature différente – comment l'image, le son et la parole par exemple, sont des points de vue à part entière, qui racontent à leur manière propre ?

GESTE D'INTENTION

Le spectacle sera tout d'abord un voyage dans la mémoire des différentes générations de ma famille. Il commence en Angleterre, va au Chili, et en passant par l'Australie atterrit à Genève avant de repartir au Chili pour aller, qui sait, encore ailleurs.

Au cours de ce voyage, les rencontres transforment à chaque étape la destination et même le regard porté sur l'origine.

En utilisant les écrits de mon père comme point de départ, on questionnera la mémoire individuelle et collective. La mémoire de mon pays natal le Chili, mais aussi la réécriture continuelle que nous faisons de notre propre histoire. On sera inévitablement emmenés à se questionner autour des notions de « vérité » et de « mensonge ».



Montage illustré sur photo d'archive © Michele Millner

« J'aime penser que mentir est un arrangement-crédation qui, dans le meilleur des cas, permet juste de rendre la vie plus supportable ; que dans d'autres mentir c'est protéger, chercher à éviter la douleur des autres. Que dans d'autres encore mentir c'est nous protéger nous-même de la honte et de la culpabilité, manière de sauver la face après avoir agi par turpitudes grandes ou petites. Et puis il y a certainement aussi les arrangements avec l'histoire, grande et petite, qui visent à nuire, à blesser, ou qui nous permettent de trahir en toute quiétude de la conscience ... » Chiara

GESTE D'INTENTION (suite)

Autour de la mémoire s'ajouteront des questions sur la langue. Dans combien de langues est-ce que l'on vit ? Dans combien de langues allons-nous travailler ce matériel ? Mon père a écrit ses mémoires en anglais. Une partie de l'équipe parle seulement espagnol et l'autre français !

Il y a évidemment l'aspect affectif de ce projet. Au début, ce sont les mémoires de mon père qui m'interrogent. Ensuite, ce sont les rencontres avec d'autres artistes suisses-ses, français-es, chilien-nes qui sont des ami-es avec lesquelles j'aime voyager, parler, discuter et travailler.

C'est à partir de ces rencontres, de cette tendresse et aussi de ces frictions, que l'idée du spectacle grandit et évolue.

En allant dans le désert d'Atacama en 2019, j'ai pris les mémoires de mon père comme carte de navigation, mode d'emploi, guide de voyage. C'était la première fois que je visitais ces lieux : Tocopilla, Maria Elena, Antofagasta, Chacabuco, Chuquicamata, San Pedro de Atacama, Calama. C'était la première fois que j'étais au milieu de la rêche et opaline immensité de cette terre, la plus aride du monde. Sa beauté intransigeante, brûlée par un soleil qui ne se fatigue jamais. Et le ciel. Et les étoiles.

S'il est un lieu qui de tout temps a fait rêver les hommes, c'est bien l'espace... Contempler les étoiles et les mystères qu'elles recèlent fascine, passionne et offre une vision grisante sur l'immensité de notre univers.



Tocopilla © Riccardo Willig, 2019

GESTE D'INTENTION (suite)

De par ses conditions atmosphériques, géographiques et météorologiques idéales, le désert d'Atacama a été recensé comme le meilleur lieu sur Terre pour observer notre voûte céleste.

Le paysage éternel et ancestral. Cette terre où des peuples ont vécu et vivent encore.

Cette terre où l'Occident est venu coloniser, creuser, dépouiller faisant venir tout un monde de travailleur·euses qui a vécu, ri et pleuré dans ce que l'on dit désert mais qui est fertile de vie.

Et j'imagine mes grands-parents qui ont passé 40 ans ici. Mon père et mon oncle qui ont grandi ici. Et je me rends compte avec une immense nostalgie et un grand désarroi qu'il y a une partie d'elle et eux, si importante, que je n'ai jamais connue. C'est vertigineux.

En 1909, mon grand-père paternel Philip Henry Millner (comme beaucoup de jeunes anglais, suisses ou italiens) quitte sa ville natale en Angleterre et part pour un voyage dont il ne reviendra jamais. Il trouve du travail au Chili, au désert d'Atacama, dans une « Oficina », une des cent compagnies minières qui travaillent dans la région dans l'extraction et la production de salpêtre.



Usine SQM de salpêtre à Maria Elena © Riccardo Willig, 2019

GESTE D'INTENTION (suite)

On estime qu'entre 1881 et 1914, environ 38 millions de migrant·es se sont dirigé·es vers les Amériques, la plupart provenant d'Europe.

Au XIX^e siècle, l'émigration des Suisses par exemple a pris une ampleur sans précédent : au milieu du siècle, ils étaient déjà un million à vivre à l'étranger, deux millions en 1870 et 3,3 millions à l'aube du XX^e siècle. Ce boom était dû avant tout aux difficultés économiques et à la misère sociale régnant en Suisse. Entre 1850 et 1928, quelque 40 000 Suisses partirent vers l'Argentine et 3000 autres vers le Chili.

Cent ans plus tard, le fils de ce migrant anglais, mon père, également nommé Philip, finit d'écrire ses mémoires. Un dernier cri du cœur. Un dernier acte de résistance face à la mort qui rôde. Un dernier essai de mémoire et de générosité qui m'oblige à revoir ma vie et mes souvenirs. Et puis il est mort, à 90 ans, dans un lit de l'unité de soins palliatifs d'un petit hôpital à Maitland, en Australie, pays où il a passé les derniers 45 ans de sa vie.

Mon père, étant fils d'immigré·es, a vécu au Chili et ensuite en Australie entre trois langues : l'espagnol, l'anglais et l'allemand. C'est une des choses très importantes qu'il m'a offerte. Vivre entre trois langues. Et le fait même de vivre entre trois langues faisait de mon père un « relativiste ». Il disait toujours « qu'il n'y pas de vérité absolue ».



Cimetière de Gatico © Riccardo Willig, 2019

UNE CRÉATION COMME UN PARTAGE

L'amitié se glisse, je ne sais pas comment, dans toutes les couches de mon existence et ne permet jamais que ma vie s'organise sans elle.

Elle naît d'un premier mouvement du cœur et s'inscrit dans cet espoir absolu d'un projet dont l'amitié est le seuil.

L'amitié comme moteur de création me semble une pensée essentielle.

J'aime travailler « en famille ». Ou faire famille avec qui je partage la création.

C'est une façon de continuer à réfléchir, de malaxer et fabriquer ensemble le théâtre, la musique que nous rêvons. Qui ne sont que des reflets éphémères et mouvants de la vie.

Je suis très reconnaissante et heureuse de pouvoir retravailler avec Yves, Meret, Naïma, Noé, Mael, Sylvain, et de rencontrer dans le travail Raimundo et Sol.

De pouvoir créer au cœur de la cité un atelier modeste qui laboure et qui ressource avec des artistes créateur·ices si fin·es et si habiles. Le théâtre devrait être cet ouvroir poétique permanent, un lieu où réarmer sa langue de métaphores neuves, de courage, d'étreinte et d'entente.

Nous avons déjà commencé à distance à se lancer des bouteilles à la mer ou talismans à dialoguer remplis d'un petit caillou, quelques cheveux et une phrase magique dans l'espace intersidéral.

Ces « agglomérations hybrides », échanges de notes musicales, picturales et grammaticales, qui servent à révéler, sans montrer, nos liens qui sont comme des divagations isolées mais analogues. Des « chants des pistes » virtuels qui nous permettent de nous rejoindre quand nous paraissions si loin.

FRAGMENTS RÊVÉS DU SPECTACLE

Une femme d'un certain âge, qui est comédienne, qui est mère. Une personne plus jeune, qui est comédien, qui est enfant de cette mère. Quatre musiciens. Une illustratrice. Un photographe. Une dramaturge. Iels dialoguent autour de l'enfance en plein désert d'un homme qui fut enfant, père, grand-père... et qui n'est pas là. Iels parlent de langue maternelle, de traduction. Du territoire. De la distance. De la poésie. De l'exil. De la migration. De l'extraction. Iels jouent avec les résonances et l'espace, empilent mots et musiques, se frottent aux paysages enregistrés et aux images et créent ainsi un OTI, objet théâtral inouï... Les narrations cheminent en parallèle et suscitent frictions, affinités, buzz ou concorde.

*I come from far away. Je viens de très loin. Loin de qui ?
How far is far away ?*

La distance est un élément primordial de toute expérience humaine. La distance entre des ami-es par exemple est aussi celle qui sépare l'ouvrier-e de sa peine, l'artiste de la lumière, les vivant-es des mort-es. Dans cette distance infranchissable s'enflamment ces mots : je te découvre dans tout ce qui t'éloigne. Je te rejoins dans tout ce qui me manque.

La distance est aussi nécessaire pour que le son résonne avec des surfaces et des matières. Quand des vagues sonores traversent un espace délimité cela permet à de nouvelles associations de naître entre des gens, des lieux et des choses.

Est-ce que la distance serait aussi nécessaire pour pouvoir dialoguer ? À un océan de distance, un échange se tisse autour de l'héritage que laisse l'absence d'un être plein d'une joie tranquille, qui lui venait, qui sait, peut-être du jardin fleuri que sa mère a fait pousser dans l'aridité du désert.

À travers la possibilité de l'intimité que propose une scène de théâtre, on peut, peut-être, réfléchir à des relations entre les générations d'une famille, entre soi-même et sa mémoire, entre notre désir d'être « proches » les un-es des autres et les précipices qui nous séparent et qui ne se franchissent pas qu'avec de bonnes intentions.



Illustration © www.soldiaz.com

L'ÉCRITURE DE LA PIÈCE

Pas un conte téléologique. Pas d'histoire linéaire. Pas de *happy ending*.
Une épopée archéologique. Volcanique et tectonique.
Une histoire de couches. De sédiments. Du sable. Du vent. De va-et-viens.
De culs de sac. De déviations. D'autoroutes. De pistes. De lacs. De mer.

Pas un concert. Mais par moments un concert.
Pas un monologue. Mais par moments un monologue.
Pas une dissertation politique. Et par moments une dissertation politique.
Pas une lamentation. Mais aussi une lamentation.
Pas un vaudeville. Mais parfois un vaudeville. Une baliverne. Un mythe. Une intrigue.
Pas une fable. Même s'il y aura peut-être des ogres, des grand-mères sorcières et des licornes.
Pas tout à fait une œuvre chorale. Et par moments une œuvre chorale.

À partir de mémoires de mon père. Avec un whisky à la main.
À partir de correspondances entre Meret et moi-même. À travers des décalages horaires, café et sopaipillas. Par Whatsapp. Par zoom. Par rondes de fumée imaginaires.

À partir de nos discussions en équipe.
À partir de notre poésie quotidienne.
À partir des compositions des musiciens.
À partir des recherches de Patricia et Chiara.
À partir des interrogations de Naïma.
Et les questions de Noé.
À partir des photos de Riccardo et des illustrations de Sol.

Des voix. Des voix qui chantent, qui disent, qui râclent, qui rient, qui pleurent.
Tisser. Ces voix. Les broder. Tirer un fil. Puis un autre.
Les entrelacer. Les emmêler. Les perdre.
Les retrouver.

L'ÉCRITURE DE LA PIÈCE (suite)

Il faut des mots. Il faut des langues. Des maternelles, des non maternelles.

Mon récit personnel.

Combien il cache. Combien il révèle.

Et le tien ?

Aller à Atacama et me rendre compte de tout ce que je ne savais pas de mon père et de ma grand-mère. Notre ignorance.

L'ignorance est une question essentielle. Pendant des millénaires, nous, les humains, ne prétendions pas avoir de connaissance objective de la Terre, nous connaissions seulement ce avec quoi nous avions une relation personnelle. Nous nous référions surtout à nos territoires, à nos paysages, à nos villages. Sur les cartes on pouvait lire par endroit : Terra Incognita.

Nous ignorons beaucoup de choses. Une obscurité que nous ne pouvons mesurer s'étend sur nous-mêmes, la planète, l'univers.

Le va-et-vient sporadique de l'expérience commune.

L'ignorance est indépassable. Elle constitue l'un de nos liens intimes avec la Terre, planète à trous, à secrets.

Alors comment raconter ? Le mystère comme incitation à l'acte narratif.

Des narrations en parallèle, qui se suivent. S'entrechoquent. Qui se raisonnent, qui résonnent.

Une histoire de famille. Des histoires de familles.

Une histoire de langues qui s'apprennent, qui se parlent, qui s'oublient, qui se perdent. Qui se retrouvent. Et c'est peut-être de là qui vient notre passion pour la poésie, à mon enfant et à moi-même. Dans le grand barnum contemporain, tout poème lu, dit, écrit, entendu est un contre-pied, un acte de résistance.

Car il faut de la poésie. Celle qui illimite le réel. Celle qui nous permet d'imaginer et de dépasser ce qui nous contraint.

« C'est fou ce que peut la poésie, ce doux murmure dans la nuit du monde... il suffit de quelques lignes souveraines et modestes et le ciel change de couleur. »

Jean-Pierre Siméon, *La poésie sauvera le monde* (2015)



Usine SQM de salpêtre à Maria Elena © Riccardo Willig, 2019

ÉCHANGES, EXTRAITS POUR UNE DRAMATURGIE

Michele :

En 1909 mon grand-père, jeune anglais désargenté, part dans le désert d'Atacama pour travailler dans les mines de salpêtre dont on tirait le nitrate. Ce fertilisant minéral est depuis largement utilisé en Suisse.

En 1995 Genève et la Haute-Savoie signent le « contrat de rivière » de l'Arve pour préserver notre réserve en eau menacée notamment par la pollution aux nitrates.

En 2019 je fais le compte des piles au lithium que j'utilise... téléphone portable, ordinateur, appareil photo, calculatrice, montre, détecteur de fumée et j'en oublie. Je vais aussi acheter un vélo électrique pour circuler sur la nouvelle voie verte de Genève à Annemasse.

En 2019 le Chili produit 35% du lithium dans le monde.

Les habitant·es du Salar d'Atacama manifestent et déclarent « L'eau dans le Salar, c'est la vie, nous considérons que l'État doit garantir la défense de l'eau pour préserver la vie sous toutes ses formes. Bien que nous comprenions l'importance du lithium en tant que matière première pour les batteries, nous n'acceptons en aucune circonstance que cela signifie le sacrifice de l'eau et de la vie sur notre territoire et sur le reste de la Terre. »

Meret :

Trois de mes arrière-grands-pères ont quitté leur pays d'origine pour voir ailleurs s'ils y étaient. Deux ont traversé l'océan. Deux ont amené leur femme avec eux. L'un est revenu la queue entre les jambes au point de départ. Une de mes arrière-grands-mères et un arrière-grand-père ont été de la première génération de leur famille à naître sur le continent « américain ». Moi je suis le premier à naître en « Océanie ». Mes deux grands-pères ont été habillés en lederhosen par leurs mamans respectives pendant la deuxième guerre mondiale. Mes deux grands-mères sont fières de leur origine italienne mais ne parlent pas cette langue. Une arrière-grand-mère est née en allemand, a grandi en chilien, s'est mariée en british, a suivi ses fils en Australie. Ils avaient tout un répertoire de blagues et chansons en spanglish, avec quelques insertions d'alemañol. Un d'eux, mon grand-père, est devenu marxiste et même bouddhiste. Deux de mes arrière-grands-mères étaient folles. Une de mes grands-mères dit savoir parler toutes les langues ; elle aime le maté et le tango car elle a été conçue en Argentine, mais n'y a pas mis les pieds avant ses 40 ans. L'autre grand-mère aimait la modernité, la science et le libéralisme, mais elle avait aussi l'habitude d'aller chez des voyantes, et lors d'une séance de spiritisme, accompagnée de son frère, elle a été possédée et s'est mise à parler grec ancien.

ÉCHANGES, EXTRAITS POUR UNE DRAMATURGIE (suite)

Michele, citant John Berger :

« Même narratifs, les poèmes ne ressemblent pas aux histoires. Toutes les histoires racontent des batailles d'un genre ou d'un autre. Les poèmes, détachés de tout dénouement, traversent les champs de bataille, soignent les blessés. Ils apportent une sorte de paix à travers la reconnaissance et la promesse que toute expérience vécue ne peut se gommer comme si elle n'avait jamais eu lieu. »

Meret :

Je suis pas d'accord... j'aime pas voir la poésie comme inoffensive, sans responsabilité de porter un récit. La narration qui ne fait que décrire des batailles n'est qu'une seule des formes narratives possibles. Je crois dans le besoin de raconter, dans une narration réparatrice, même réparatrice des dégâts causés par les autres. On va pas céder les histoires aux militaires quand même ! On va pas écrire des poèmes pour pas déranger ! Et maman, ok on aime John Berger, mais c'est l'heure d'arrêter de citer que des mecs blancs.

Michele :

Terra incognita.

Une « terra incognita » (du latin signifiant « terre inconnue ») est un territoire qui n'a pas encore été exploré par l'Homme, ou par les explorateur·ices, voyageur·euses et marchand·es européen·nes.

Terra nullius.

Terra nullius est une locution latine signifiant « territoire sans maître ».

Meret :

C'est l'expression que le Capitaine Cook a utilisée pour décrire le continent qu'ils ont baptisé « Australie », et qui leur a permis de massacrer les peuples millénaires qui y habitaient. C'est quoi les rapports entre migration et colonisation ? Notre famille, selon d'où on regarde, a été migrante et coloniale... ça dépend d'où on vient, et à quel moment.

Michele :

En Europe j'ai souvent entendu dire que je viens de pays qui n'ont pas d'histoire. Ou qui ont une histoire très courte et très violente. Ça dépend peut-être de comment on regarde l'histoire. Je viens de pays où l'histoire est éternelle et où des gens habitent depuis au moins 60 000 ans. Mais surtout, j'habite à Genève depuis 34 ans. Plus de la moitié de ma vie.

ÉCHANGES, EXTRAITS POUR UNE DRAMATURGIE (suite)

Meret :

Selon le baromètre hégémonique, j'ai grandi dans une des îles les plus privilégiées du monde. Bulle propre et qui filtre soigneusement l'exotique diversité dont elle se targue. Ville de Calvin où s'est forgée la doctrine de dévotion au travail qui une fois exportée aux États-Unis donne naissance au capitalisme. Je vis maintenant dans une autre île, naturellement séparée du reste du monde par un océan et une cordillère. Cette île a été le laboratoire des Chicago Boys pour le néo-libéralisme mondial durant la dictature militaire.

En octobre 2019 on criait avec espoir et naïveté : « *el neoliberalismo nació en Chile, el neoliberalismo muere en Chile* ».

Depuis, on a vécu la désillusion du « progressisme » contemporain, incapable de penser en dehors des paradigmes capitalistes, extractivistes et autoritaires. Un goût de cendres. Après avoir refusé une constitution rédigée par une assemblée en grande partie populaire, hier les votant-es chilien·nes viennent de refuser celle écrite par l'élite possédante et réactionnaire. On reste avec celle de Pinochet. Comme on entend par ici, on a su y survivre, on verra pour la suite.



Montage illustré sur photo d'archive © Michele Millner

MÉMOIRES DE VOYAGE (par Chiara Curonici)

Plusieurs voyages dans un voyage...

Pour moi, un voyage porté par l'envie de retourner dans le désert d'Atacama que nous avons traversé (façon de parler...) Richi et moi de manière rapide en 2014. Le voyage avec vous était l'occasion rêvée de revenir sur une terre fascinante, avec l'espoir de la comprendre un peu mieux, d'y passer du temps pour en saisir mieux quelques contradictions criantes entre beauté époustouflante du paysage, injustices issues de l'exploitation capitaliste du salpêtre et du lithium, pauvreté de ceux qui y vivent, appauvrissement des terres.

... où le présent s'invite dans la Mémoire...

L'image qui me vient toujours en premier, point central du voyage, à mes yeux synthèse de l'histoire « grande et petite », point de départ du voyage de la mémoire d'Atacama et point d'arrivée de notre voyage à nous : c'est la petite colline de Tocopilla. Celle où nous avons passé du temps, où tu nous as raconté l'histoire de la maison de ton grand-père, où a vécu ton père. Récit-mémoire qui m'a presque permis de voir la maison telle qu'elle était, le jardin et les fleurs qui ont poussé dans une terre aride, le style un peu british.

En 2019, la colline est une sorte de terrain vague, désolé et désolant. Il ne reste plus rien de la maison construite et soignée par les migrants qui s'étaient installés là pendant un temps. Époque de petit bien-être pour ceux qui étaient venus vivre et travailler là venant d'autres pays, de confort matériel suffisant pour développer un espoir et une confiance assez solide permettant d'imaginer un avenir acceptable. Que s'est-il passé en presque 100 ans ?

... et pose des questions complexes

Migrations, migrants... Tous les migrants ne sont évidemment pas pareils.

Migration des personnes, migrations des capitaux. Les capitaux migrés favorisent-ils les migrations ?

Les migrants d'en haut s'enrichissent et gouvernent. Que reste-t-il aux migrants d'en bas ?

Qui réécrit l'histoire et la transforme en mémoires, puis en Mémoire ?

Alors : raconter l'histoire à l'envers ?

Parler de soi pour parler du monde, ou parler du monde pour parler de soi ?

La famille de hier, ou Atacama d'aujourd'hui ?

Et encore :

Entre mémoire et post-mémoire, le théâtre serait-il une œuvre de post-post-mémoire, par le choix qu'il fait de ce qu'il veut transmettre aux spectateurs ?

MUSIQUE ET COMPOSITION (par Yves Cerf)

On écoute des musiques... et cela nous aide à entendre le monde...

L'ouïe est ce lien archaïque avec nos proches qui nous inscrit dans un territoire de sons.

L'air, le motif, le thème sont comme des maisons que l'on habite mais que l'on quitte pour inventer des ailleurs qui sont aux antipodes des musiques commerciales et des mélodies de hit-parade qui nous colonisent.

Aujourd'hui la musique voyage souvent plus facilement que les gens, seule sur une radio, le long d'une fibre optique ou sur un disque. Mais elle se déplace encore et toujours dans les bagages des populations qui migrent. Comme la poésie ou la littérature, la musique est un moyen de raconter l'expérience migratoire. L'intégration ou la non-intégration. Comme la langue elle est à la fois un lien avec les origines et une négociation avec la culture d'accueil.

Les musiques bougent, elles ont toujours bougé. Les musiques changent, elles ont toujours changé. Dès l'aube de l'humanité, les humains se sont déplacés et leurs pratiques avec elleux. Lorsqu'ils se sont croisés, iels ont échangé et, de ces échanges, sont nés des formes, des systèmes nouveaux.

Pour « Atacama » nous allons rendre hommage à ces départs et ces arrivées, ces sons et ces musiques qui parcourent le monde. Un hommage à notre façon, un mille-feuille sonore joyeux, tendre, sombre, dense ou léger...

Avec la musique on a la chance d'avoir plein de familles, de tribus, d'amitiés... c'est aussi cela cet orchestre et ces chanteur·euses. Nous allons partager notre amour et notre expérience des musiques improvisées, du jazz, des musiques populaires. Nous allons mettre à profit la débordante créativité de chacun·e pour concevoir et écrire et improviser des sons, des chants, des musiques qui racontent le désert, la migration, l'amour que l'on perçoit dans les mémoires de « Pop » – le père de Michele – et l'extraction passée du « caliche », ce salpêtre qui a fait la fortune et le malheur d'Atacama.

Des musiques qui évoquent Chuquiquamata, la plus grande mine de cuivre du monde.

Des musiques qui invoquent le Salar d'Atacama et ses immenses réserves de lithium.

Des musiques qui nous sont soufflées par nos passés, nos familles.

Des musiques baignées dans les eaux du lac Léman et de l'océan Pacifique.

Des musiques du pied des Alpes et bien sûr de l'immense cordillère des Andes.

MUSIQUE ET COMPOSITION (suite)

Nous nous inspirerons du *Canto a lo Humano y a lo Divino*, cette tradition chilienne qui chante l'Humain et le Divin dans des formes populaires comme les decimas.

Nous célébrerons avec respect les musiques et les mots des peuples Atacameños, Aymara, Quechua et Mapuche.

Nous rendrons honneur aux sonorités fragiles et agiles que nos voix et nos instruments révèlent.

Guitare acoustique et électrique, gitarrón chileno, piano, quena, batterie et percussions, saxophone basse, ténor, alto et soprano, clarinette basse, charango et inventions infinies...

Lorsque Philip Millner, le grand-père de Michele et arrière-grand-père de Meret est arrivé à Iquique, le grand port du désert d'Atacama, la première chose qu'il a faite c'est d'acheter un gramophone et une guitare.

Écouter et jouer... quoi de plus beau comme philosophie !



Grand-père Philip Henry Millner, Iquique, env. 1910 © Archives famille Millner

LA MISE EN SCÈNE

« Je suis la colporteuse de chimères, la colporteuse de rêves sismiques. Je suis la truqueuse, la truqueuse de mots, de gros plans troubles, des carambolages d'images. »

Annette Messenger

Avec Naïma Arlaud, nous partageons la vision de la mise en scène comme un accompagnement de sage-femme. Essayer. Écouter, tailler, rire, pleurer, frapper des mains en chœur et en solitaire. Essayer. Écouter. Recoller les yeux, décoller les oreilles. Démembrer, morceller. Ajouter, couper. Et écouter.

Je suis convaincue que nous sommes toutes et tous des auteur·ices. Nous avons mille et une histoires et un de nos plus grands plaisirs est de pouvoir les raconter. Les conter et les réinventer. La force de notre mémoire et de notre imagination est sans fin, troublante, déroutante et fertile. Quand je commence à raconter et que celles et ceux qui m'écoutent ont le temps d'entendre, et surtout ont envie d'entendre, mon histoire grandit et s'approfondit, en détails, en images, telle une épopée.

Nous avons besoin d'épopées contemporaines. Nous avons besoin d'aller chercher les histoires dans nos vies, nos peurs, joies, et rêves. Et pour cela nous avons besoin de temps, de préparation, d'essais, d'apprendre à accueillir et de beaucoup de patience. Nous avons besoin d'apprendre ou réapprendre que ce travail ne se fait pas dans l'urgence et dans le court terme, mais dans le très long terme. Dans un temps géologique, comme disait Bertolt Brecht en se référant au temps parallèle à celui de la vague fachiste qui engloutissait son monde.

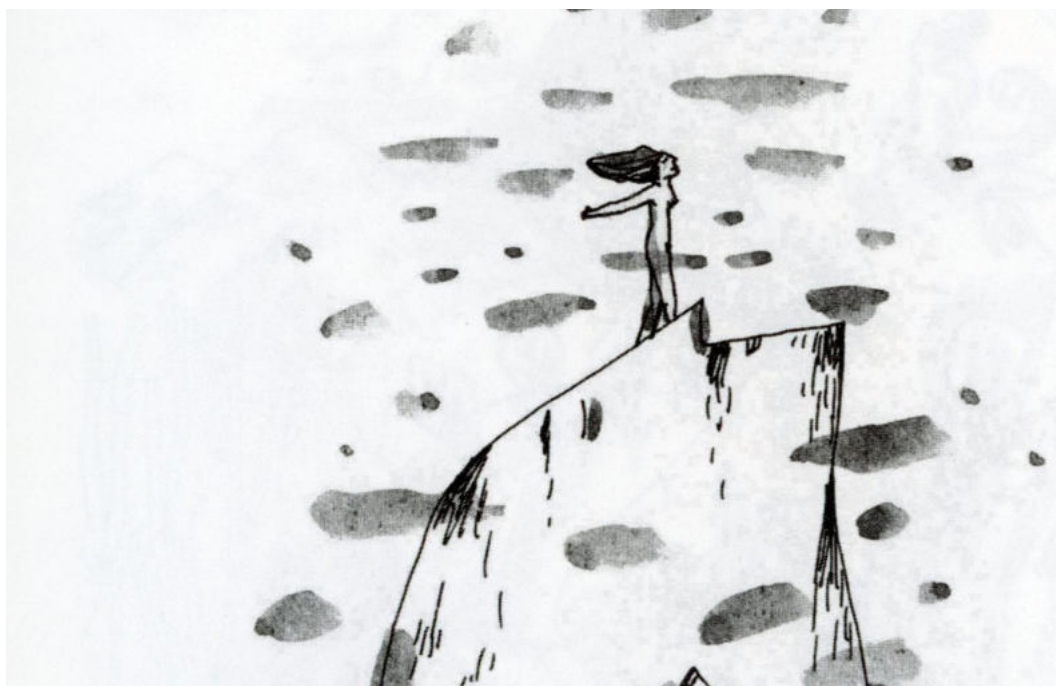


Illustration extraite de *Como ser una mujer elegante* © Sol Diaz

LES IMAGES : PHOTOS (par Riccardo Willig)

Mon engagement en tant que photographe s'est développé principalement dans l'observation des personnes en relation avec leur contexte social. La photographie invite l'observateur à s'interroger sur les phénomènes d'inégalités, de privation et de discrimination souvent cachés, mais bien présents dans nos sociétés.

Parallèlement je me suis intéressé au monde de la musique et du théâtre. J'ai vite été confronté à la difficulté de fixer un instant dans la continuité du spectacle. La photo est un médium permettant de saisir le réel et de garder une trace de ce qui n'avait encore jamais été et ne sera plus jamais pareil.

J'entreprends une nouvelle expérience photographique. Ma longue amitié avec Michele Millner et Yves Cerf m'a permis de faire en 2019 un voyage au Chili, pays d'origine de Michele. Si pour elle ce voyage permettait entre autres de retrouver les traces de ses ancêtres, pour moi il s'agissait de visiter un pays qui a connu une période d'une brutale dictature et qui à présent est confronté à la « malédiction des ressources » : salpêtre, cuivre, lithium, etc. Cette fois les photographies participeront au spectacle en tant que témoignages, moments de réflexion ou intégrées aux décors.



Usine de cuivre à ciel ouvert, Chuquicamata © Riccardo Willig, 2019

Michele: La présence du photographe Riccardo Willig, son regard, sa précision, son respect et sa bienveillance nous accompagnent depuis de longues années et influencent toujours nos créations. À travers ses photos il questionne une certaine image du désert et sa terrible beauté.

LES IMAGES : ILLUSTRATIONS (par Sol Diaz)

J'ai étudié le graphisme, je suis dessinatrice et j'aime raconter des histoires. Mon premier livre en tant qu'auteur a été *Pancha la chancha*, puis j'ai continué avec des bandes dessinées, en créant les séries *Bicharracas*, *¿Cómo ser una mujer elegante?*, *Sinnada*, *Josefina y Manuel*, *La Zorra y el Sapo*, toutes nées en tant que webcomics et ensuite transformées en livres.

Dans tous mes livres, j'explore mes préoccupations personnelles, que je transforme en personnages et développe dans des histoires qui parlent d'identité, de différence, de relations, de questionnement et de critique de ce qui m'entoure. Mon dernier livre par exemple, *La rabia negra* (La colère noire) est un roman graphique assez autobiographique qui rassemble de nombreuses émotions qui ont été générées après la flambée sociale de 2019 au Chili, la façon brutale qu'elle a été réprimée et l'arrivée de la pandémie.

Parler à partir de notre propre vécu m'intéresse particulièrement et c'est une de choses qui m'attire dans le projet Atacama.



Illustration extraite de *Como ser una mujer elegante* © Sol Diaz

Michele : J'ai rencontré Sol il y a pas mal de temps lors d'un voyage au Chili. Elle est quelqu'un de solaire, enthousiaste, généreuse et talentueuse. Elle est aussi très drôle et j'ai tout de suite eu envie de collaborer avec elle.

On a commencé à parler du projet Atacama il y a déjà 4 ans.

Le moment est venu de mettre les mains à la pâte.

ESPACE ET LUMIÈRE

« Je peux prendre n'importe quel espace vide et l'appeler une scène nue. Une personne marche dans cet espace vide tandis que quelqu'un d'autre la regarde, et c'est tout ce qu'il faut pour qu'un acte de théâtre soit engagé ».

Peter Brook

Une scénographie « invisible ».

Un espace indifférencié et anonyme mais toujours un espace de circulation.

Un espace traversé par le mouvement de la vie.

Comment l'image arrive aux spectatrices et aux spectateurs ?

Comment aider les choses à surgir presque imperceptiblement ?

Ces quelques choses qui touchent au magique ou au sacré, au plus intime, ces

choses que l'on dévoile rarement, ces contradictions, ces non-dits, ces secrets ?

Un « invisible rendu visible » qui rendrait possible le passage vers une altérité fondamentale, vers un autre invisible et inaccessible.

Glaner. Reprendre en seconde main et métamorphoser en matière première ce que d'autres ont jeté. Récupérer le matériau comme on se relève d'une mauvaise chute, pour que rien ne se perde et que tout se transforme et se recrée.

J'aime cette question d'équilibre, au propre comme au figuré.

Sur scène, j'aime voir les corps des comédien·nes et des musicien·nes. En assistant à des pièces de théâtre, j'ai souvent l'impression de ne pas pouvoir entendre le texte parce que la scénographie prend trop de place. Le « décor » doit révéler les corps des comédien·nes et non les contenir.

Pas de décor construit, mais l'envie de créer un espace qui dessine les corps.

Et c'est ici que la lumière devient déterminante.

Voir tout le monde. Ne voir personne. Noir. Voir seulement les doigts des comédien·nes qui nous emmènent dans une transe sans fin. Voir seulement la bouche de celle qui dit comme dans une pièce de Samuel Beckett. Se concentrer seulement sur les yeux qui parcourent une liste de mots. La lumière doit nous aider à écouter. Ne pas juste écouter la musique comme lorsque l'on est au supermarché, mais affiner l'écoute pour que chaque couche, chaque strate textuelle et musicale résonne de sens et puisse être entendue.

La lumière est là pour que naisse la présence du présent (*Jetztzeit* pour citer Walter Benjamin) dans lequel le temps s'arrête, et où le passé et le futur convergent non pas de façon harmonieuse, mais de façon explosive. Un moment de communion comme lors d'un tremblement de terre.

ESPACE ET LUMIÈRE (par Noé Forissier)

Un espace en osier et en papier. Pour parler de la fragilité de la vie dans le désert. De transparences. D'ombres. De lumières diffuses. Pour écrire des bribes de textes ou dessiner des bouts d'histoires. Les lettres et les photos qui appartiennent à cette mémoire.

Pour la scénographie du spectacle, je prévois de poursuivre ma recherche sur l'osier, le bambou et le papier, au service de l'histoire qui sera portée sur scène. Ce sont des matériaux simples qui offrent pourtant de nombreuses possibilités que j'ai été amené à explorer lors de plusieurs spectacles en extérieur avec la compagnie La Septima.

Dans le cadre de ce projet, cette technique de construction sommaire m'intéresse car :

- Les matériaux eux-mêmes symbolisent la fragilité de la vie et le dépouillement du désert.
- Ils permettent d'organiser l'espace par la construction de plans et de volumes d'une grande ampleur.
- Les éléments du décor resteront légers et maniables.
- On pourra les articuler, les déchirer, les peindre. On pourra aussi écrire dessus.

Le papier que j'utilise est translucide. Il offre toute une gamme de jeux d'ombre et de lumière, qui serviront tant à créer les ambiances lumineuses qu'à mettre en valeur des moments précis du spectacle.

Enfin, ces éléments serviront de support pour la projection des photos et vidéos de Riccardo Willig, des illustrations de Sol Diaz ainsi que pour les traductions des passages en espagnol et en anglais.

Michele :

Nous allons jouer au Théâtre de la Parfumerie. Cet ancien espace industriel et les traces de son passé font écho aux traces des *oficinas salitreras* d'Atacama. Avec le papier et l'osier, on a déjà là, devant nous, un espace poétique.

LA TRADUCTION

Je vis entre trois langues. Plus !
J'essaie infatigablement de jeter des ponts entre elles.
Et cela veut dire à un moment ou autre, inévitablement, passer par la traduction.
Il y a un temps pour la traduction, et ce temps, il faut le prendre ! Et même :
le proposer à la spectatrice ou au spectateur comme un jeu. Parfois, les comé-
dien·nes s'arrêtent de jouer pour traduire – parfois, iels lisent simplement les
surtitres en même temps que le public – parfois, iels se perdent, mélangent les
langues, parce que la mise en bouche des mots, de leur texture, est plus parlante
que leur compréhension exacte.

Le surtitrage, la traduction instantanée ne sont pas seulement une commodité
pour comprendre le texte, ils font partie intégrante de la transmission, du lien
qui se crée entre les acteur·ices, mais aussi avec le public.
Ce lien très immédiat entre la scène et le public est renforcé par une adresse
souvent directe, et par la traduction intégrée au spectacle, pas forcément
toujours facile à suivre pour la·le spectateur·ice, mais complice.

Alors, pour tenter de retrouver, à notre façon, le côté vivant, jouissif, exigeant
aussi, absolument oral, et poétique de chaque langue, nous voulons travailler
avec ce particularisme linguistique : le trilinguisme, qui est notre langue
populaire à nous.
Nous allons inventer notre langage bâtard, mélange de français, d'espagnol et
d'anglais.

Ce choix est aussi un manifeste, pour donner à voir et à entendre la beauté d'un
langage fragmenté, raccommodé, sa richesse et son exigence ; pour refuser
d'avoir à choisir entre une culture et une autre ; pour affirmer notre amour de
l'entre-trois.

Et quels meilleurs endroits pour cela que le théâtre, ce lieu où l'on peut encore
rêver de possibles.

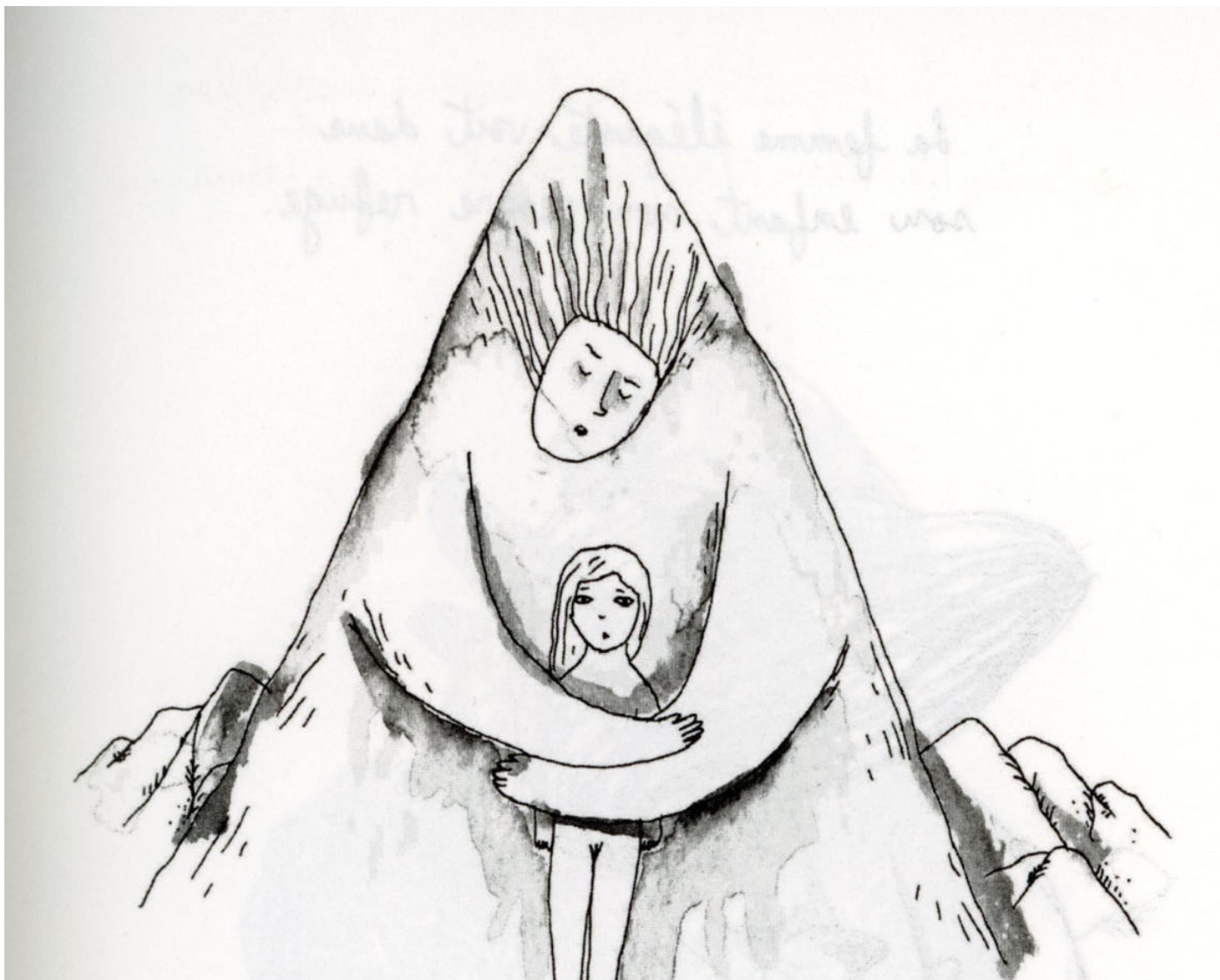


Illustration extraite de *Como ser una mujer elegante* © Sol Diaz

CONCLUSION... ET L'ESPOIR? (par Michele et Meret)

« À la fin on devient toutes des histoires. »

Margaret Atwood

Pourquoi les gens écrivent-ils leurs mémoires ?
Pourquoi Pop a-t-il écrit ses mémoires ?
Pour laisser des messages secrets à déchiffrer ?
Une certaine nostalgie de la lumière ?
Pour mettre de l'ordre dans sa vie ?
Pour tenir la mort à distance ?
Pour laisser une empreinte de ses pas... une empreinte de pensée... une trace ?
Dire : moi aussi, j'ai existé ?
Laisser une image de soi ?
Laisser une idée de soi ?
De la personne qu'il aurait aimé être ?
Être auteur de sa propre histoire, décider, même un peu, même en sachant que c'est une illusion. Une qui rassure avant de sauter dans l'inconnu.

Et les étoiles ?
Qu'en est-il des étoiles ?
À Atacama, on peut voir tout l'univers.
Yves et moi avons offert un télescope à Pop en 2013... il était tellement content...

Des mémoires pour partir tranquille vers un ailleurs, avec cette capacité admirable qu'il avait de dire « je me suis pas si mal débrouillé ».
Parce qu'il aimait les histoires, surtout celles qui avaient trait à la famille.
Peut-être que les histoires de famille sont l'endroit idéal pour exprimer nos positions politiques, philosophiques, éthiques et poétiques d'une manière inventive et subtile. Non ?
C'était aussi, sans doute, une déclaration d'amour envers ses proches.

Pop parlait souvent de l'espoir. L'espoir comme un cadeau qu'on ne peut pas abandonner, un pouvoir qu'on n'a pas à jeter. Et bien que l'espoir puisse être un acte de défi, le défi n'est pas une raison suffisante pour espérer.
Il est important de dire ce que l'espoir n'est pas : ce n'est pas la croyance que tout a été, est ou ira bien. Tout autour de nous, nous voyons et vivons la détresse due au pillage et à la destruction de ce qui nous maintient en vie.
L'espoir s'ancre dans la conviction que nous ne pouvons pas savoir ce qui va se passer et que, dans l'espace de l'incertitude, il y a de la place pour agir.

La mémoire, la propre et la commune, est à la fois un territoire politique à disputer et un possible terrain de créativité pour sortir l'espoir de « futurs

CONCLUSION... ET L'ESPOIR? (suite)

glorieux » où il est souvent relégué et observer qu'il n'a jamais cessé d'alimenter les gestes les plus intimes et quotidiens.

« Aimer. Être aimé. Ne jamais oublier sa propre insignifiance. Ne jamais s'habituer à l'indicible violence et à la vulgaire disparité de la vie autour de soi. Chercher la joie dans les endroits les plus tristes. Poursuivre la beauté jusque dans son antre. Ne jamais simplifier ce qui est compliqué ni compliquer ce qui est simple. Respecter la force, jamais le pouvoir. Par-dessus tout, observer. Essayer de comprendre. Ne jamais détourner le regard. Et ne jamais, jamais oublier. »

Arundhati Roy, *Le coût de la vie*

Les mémoires de Pop sont un prétexte généreux et fertile pour discuter au présent, à partir de points de vue multiples et contradictoires, sur les récits-raisons qui nous font prendre certains chemins et auxquels on s'accroche comme à des bouées de sauvetage dans la tempête. On en fera un bouquet de roses, avec ses épines et ses douceurs, dans l'aridité désertique d'un futur possible. Le temps linéaire vole définitivement en éclats. Avec obstination, on continue à semer des histoires dans ses failles.



Illustration « ma maison en feu symbole de migration » © Michele Millner

BIOGRAPHIES

MICHELE MILLNER

Je ne suis pas d'ici. Je suis de là-bas.

Je suis d'ici. Je ne suis pas de là-bas.

D'origine chilienne, Michele Millner émigre en Australie à l'âge de dix ans. Elle étudie le chant lyrique au Conservatoire de Sydney et obtient un Bachelor en histoire et anglais à l'Université de New South Wales. Elle travaille ensuite pendant deux ans avec la compagnie phare de la «décentralisation» en Australie, Sidetrack Theatre, qui tourne à travers le continent. Diplômée en 1986 de l'École Jacques Lecoq à Paris, elle crée sa compagnie, The Calypso Sisters qui joue à Paris, au Festival d'Avignon et en Australie pendant deux ans. Dès 1990, Michele Millner s'installe à Genève où elle fonde avec Patrick Mohr le Théâtre Spirale. Depuis, elle a écrit et joué dans plus de 40 spectacles, qui ont tourné en Suisse et au-delà (France, Finlande, États Unis, Mali, Burkina Faso, Sénégal, Australie, Afrique du Sud, Chili). Elle a collaboré avec la plupart des théâtres institutionnels à Genève. En 1998 elle crée les ateliers du Théâtre Spirale ainsi que Le Chœur Ouvert. Entre 2003 à 2006, elle a fait partie du premier conseil pédagogique de La Manufacture (Haute École des Arts de la Scène).

Ses dernières mises en scène: *Amores de Cantina* de Juan Radrigàn (2016); *Les Cygnes sauvages* d'après le conte d'Andersen (2017), en coproduction avec le TMG; *Le Choeur des femmes* (2018); *Dylandit* d'après la poésie de Bob Dylan (2020 et 2021); *La Nuit des Rois* de Shakespeare avec l'Atelier 1 et *Eternidad* avec le Chœur Ouvert (2021); *Amulette* d'après des collectages et *Dire la Ville* écriture collective avec l'Atelier 1 (2022); *Berceuses* d'après des collectages, *Des Choses que je sais depuis toujours* avec l'Atelier 1 et *Alpes* avec le Chœur Ouvert (2023). www.theatrespirale.com/la-compagnie/michele-millner/

MERET MOHR

Après un diplôme de l'école de théâtre Philippe Gaulier à Paris, Meret Mohr (prénom administratif : Mia) travaille plusieurs années à Genève avec le Théâtre Spirale (créations et ateliers pédagogiques), Cap Loisirs ou le Théâtre du Vécu (accompagnement thérapeutique). Iel a formé avec Naïma Arlaud la compagnie La Campanazo lors de la création du spectacle *SORS ta CIERE* et des *Rencontres Sorcières*. Iel a également développé une activité musicale (coach, interprétation et composition) ancrée dans les musiques traditionnelles alpines, méditerranéennes et latino-américaines avec différentes formations, notamment les duos Vocal Cheese et Tortas Caseras. Depuis 2018, Meret vit au Chili où iel poursuit son activité artistique, et revient régulièrement en Suisse pour participer à des créations. Iel est une personne trans non-binaire qui s'implique dans de nombreux projets et collectifs.

Parmi ses derniers spectacles et concerts : *Alpes*, création du Chœur Ouvert (2023) ; *A-Hora* et *Azul* dans la région del Maule (2023) ; *Amores de Cantina* du Théâtre Spirale, à la Parfumerie puis tourné en Suisse Romande et au Tessin (2016/17 reprise en 2018/19); *Récits de Femmes* de Franca Rame, coproduction du Théâtre Spirale et de La Comédie de Genève tourné en 2013, reprise en 2014, puis tourné au Chili en 2017.

NAIMA ARLAUD

Naïma Arlaud est née à Genève en 1988, où elle découvre le théâtre au sein des ateliers du théâtre du Loup puis du Théâtre Spirale. Après des études théâtrales à l'Université de Strasbourg, elle intègre le Master de mise en scène à la Manufacture-HETSR à Lausanne, dont elle sort diplômée en 2016 avec sa pièce *Il vaut mieux être un sapin*.

Elle a depuis fondé une compagnie avec Meret Mohr, La Campanazo, avec laquelle elle a mis en scène plusieurs pièces (*Fabriquer la Suisse* (2017); *Sors ta Cière* (2018-2019); *Pudeur* (2020)). Elle travaille également en tant que dramaturge, metteuse en scène et comédienne auprès de diverses compagnies, et accompagne notamment régulièrement le travail de Michele Millner. Les dernières pièces: *DylanDit* (2020-2021); *Amulette* (2022); *Des choses que je sais depuis toujours* (2023). Elle donne également des cours de théâtre à des adolescent-es et adultes au sein des ateliers du Théâtre Spirale. Enfin, elle aime mêler le théâtre et d'autres espaces de partage, qui s'entre-nourrissent. Elle a régulièrement animé des ateliers de théâtre au sein d'associations (Université des cultures (UPA), UOG, Camarada, etc.), participe de façon régulière à des expériences de Théâtre du Vécu (art-thérapie), et travaille actuellement au sein de l'association Scène active qui crée chaque année un spectacle avec des jeunes adultes en situation de décrochage.

YVES CERF

Originaire de Suisse, saxophoniste et flûtiste, Yves Cerf compose aussi bien des musiques pour le cinéma que pour le théâtre. Dans ce domaine il a travaillé notamment avec Jean-Louis Hourdin (*Casimir et Caroline, Farces, Bobby, El Halia, Brassens*) avec Claude Stratz, Dominique Catton, Serge Martin, Yvan Rhis et Douglas Fowley. Avec le Théâtre du Loup dans *Recherche éléphants, souplesse exigée, Guanahani, Caraïbes, Novecento*. Avec Michele Millner et le Théâtre Spirale dans *Santas Raïces, la Cantate des Berceuses, Las Decimas, Louves, Canto a lo Divino, Albahaca, Sur la Tendresse du monde, Joue moi quelque chose, 74 notes sur la frontière, Récits de femmes, les Cygnes sauvages, Amores de cantina, Le Choeur des femmes, Dylandit et Amulette*. Ainsi que de nombreuses créations avec le Choeur Ouvert.

Formé à l'école de jazz le CIM à Paris, il reçoit le Prix de composition de la Sacem. Il se passionne très tôt pour la musique folklorique andine et, outre son activité de compositeur, il se produit régulièrement, en groupe ou en solo dans le domaine des musiques improvisées. Après avoir sorti de nombreux disques, il crée le label www.zabirrrr.net en 2009. Depuis plus de vingt ans, il compose et joue pour le collectif Fanfareduloup Orchestra à Genève: *10 saisons de concerts, le Bal Perdu, Hors de Portées, la Chèvre de Mr Seguin, Brut de fanfare, le Tribun, Le Cri du Son, etc.* www.youtube.com/@yvescerf567

MAEL GODINAT

Pianiste, saxophoniste, compositeur, arrangeur, Mael Godinat est né à Genève en 1981 et s'est formé au Conservatoire Supérieur de Musique de Genève. Depuis 2011, il développe un trio de jazz, Mael Godinat Trio, avec lequel il joue de nombreux concerts (sélection Suisse Diagonales Jazz 2013; premières parties de Steve Coleman, Anders Jormin, etc.) et enregistre 4 disques. En 2009, il fonde un ensemble de 11 musiciens Mael Godinat Megaptera, pour lequel il compose trois suites originales. En 2013, il crée *Dédales*, une œuvre faisant dialoguer son trio et le fameux quatuor Terpsycordes. De 2012 à 2017, il est membre du collectif fanfareduloup Orchestra. En avril 2015, il interprète avec le collectif et l'Orchestre de Chambre de Genève, en création mondiale au BFM, une composition originale, commandée par Ge200. L'été 2021, il crée une nouvelle œuvre pour son Megaptera avec 14 musiciens cette fois-ci.

Il compose et arrange inlassablement en se jouant des genres. Avid de créer de nouvelles musiques, il écrit abondamment pour le théâtre et la danse, notamment pour le Théâtre du Loup, la compagnie Spirale, le conteur Philippe Campiche, Cie Barberine, Cie Escarboucle, Cie Autotrophe, Matières Productions (danse contemporaine), Frédérique Polier, Serge Martin, Safi Martin Yé et Brico Jardin. www.maelgodinat.com/

RAIMUNDO SANTANDER

Guitariste et compositeur issu du monde du jazz, Raimundo Santander a su combiner des éléments de la tradition chilienne et latino-américaine pour créer un univers qui lui est propre. Il a donné des concerts dans le monde entier et a réalisé des dizaines d'enregistrements, notamment *El Tesoro del Presente* (2021), un album de guitare solo qui explore la composition et l'interprétation de la guitare transposante, du guitarrón chilien et du monde électrique, dans un format minimal. Il dirige La Orquesta del Viento, un projet de jazz chilien qui articule l'illustration et la projection en temps réel de l'artiste Sol Díaz, en fusionnant les styles musicaux et les disciplines artistiques. Deux albums, quatre tournées nationales et trois tournées internationales font partie de ses aventures. Il co-dirige le duo Peregrinos avec Rodrigo Recabarren, un batteur chilien basé à New York. Dans la métropole, ils ont donné des concerts et enregistré leurs deux albums, en plus de collaborations avec des musiciens chiliens et américains, ainsi que cinq tournées nationales. Il a également travaillé avec des artistes tels que *Cómo Asesinar a Felipes*, Soledad del Río et Nano Stern. Il a été un membre régulier du groupe d'Ana Tijoux, enregistrant et effectuant des tournées sur plusieurs continents. En outre, avec la chanteuse et rappeuse, ils ont formé Roja y Negro, un projet qui propose une nouvelle lecture du son et du répertoire de la tradition latino-américaine. Il dirige actuellement le podcast *Guitarra al Pecho*, le blog *Los Escritos de Rai* et poursuit son travail d'enseignant depuis plus de 20 ans. Il ajoute également des bandes sonores pour des projets audiovisuels, montrant ainsi son intérêt et son engagement pour les multiples domaines du travail musical. www.raimundosantander.com/

SYLVAIN FOURNIER

Sylvain Fournier, né à Genève en 1972, est un musicien percussionniste et compositeur. Il commence la batterie à l'âge de neuf ans et poursuit en jouant avec de nombreux groupes locaux avant de voyager et d'apprendre à jouer de nombreuses autres percussions, souvent de manière autodidacte. Il a pu étoffer sa pratique musicale au contact de plusieurs genres musicaux comme le jazz/les musiques improvisées et les musiques traditionnelles de nombreux pays d'Amérique latine et d'Europe. Il collabore de manière étroite avec le théâtre en composant pour des pièces, notamment pour le Théâtre Spirale (28 spectacles). A mentionner les récentes compositions pour le spectacle *Dire la Ville* (2022 & 2024) et pour la création *Alpes* coproduite avec le Chœur Ouvert (2023). Il poursuit également des projets personnels tels que le duo *N'imPorte Quoi* avec la multi-instrumentiste Koko Taylor, *HEIN?!* un quintet à vent jazz-funk pour lequel il compose l'intégralité du répertoire, et plusieurs autres collectivement comme *Orchestre Alpestre*, *PrismE*, *Bap Trio*, *cow-boWs*, *A.E.C.*, *Oogui*, etc. www.foufoumusic.com/

SOL DIAZ

Dessinatrice et graphiste de l'université du Chili, Sol Diaz est également diplômée en art avec spécialisation en peinture. Autrice de livres d'humour graphique *Bicharracas, negras, feas y peludas*, *Bicharracas 2*, *ser fea está de moda* et *Bicharracas 3, raras, locas y libres*, elle est également l'autrice de *¿Cómo ser una mujer elegante ?* et *¿Cómo ser una mujer elegante y de buena familia ?*, ainsi que du roman graphique *La Hoja Naranja*, tous publiés par Ril. Elle publie également *La Zorra y el Sapo* et *Josefina y Manuel* chez Ocho Libros, et de façon indépendante: *Sinnada* et *Sinnada vuelo ligero*.

SOL DIAZ (suite)

Elle est coautrice, avec Michelle Sadler, du livre *La Historia Ilustrada de un embarazo*, de son deuxième roman graphique *Nacer Bajo Tierra* et de *Josefina, Manuel y el Gí*.

Son dernier livre s'intitule *La Rabia Negra* et est publié par Penguin Random House.

Elle est également publiée à l'étranger avec *How to be an elegant woman* (Comment être une femme élégante) en France par la maison d'édition Warum, en Italie par Red Star Press et en Espagne par la maison d'édition Avenauta. Son livre *The Fox and the Toad* est également publié en Allemagne par Parallelaltee.

Du côté des enfants, elle est l'autrice de trois histoires publiées chez Lom *Pancha la chancha*, *Rey Maximiliano* et *Carlos cuadrado*. Elle est également la créatrice de la série d'animation pour enfants *Telonio y sus demonios* de Zumbástico Studios.

Elle participe en tant qu'artiste en direct au groupe de jazz La Orquesta del viento du guitariste et compositeur Raimundo Santander.

Elle est co-créatrice et animatrice du podcast de bande dessinée féminine *La Polola* avec Marcela Trujillo. Elle fait également partie de l'équipe éditoriale de *Revista Brígida, cómic hecho por mujeres*, un magazine dédié à la diffusion et à la visibilité du travail des femmes dans le domaine du dessin. www.soldiaz.com/

RICCARDO WILLIG

Riccardo Willig est né à Lugano en 1950 et réside à Genève depuis près de 50 ans, il y a travaillé comme caméraman pour la Télévision suisse romande (RTS) de 1979 à 2012. Son engagement photographique s'est développé selon une perspective centrée sur l'individu en lien avec son contexte social propre. Parallèlement à son activité de caméraman, qui l'a confronté à de multiples réalités sociales européennes et internationales, Riccardo Willig a maintenu vivante la nécessité de documenter les réalités de notre pays avec l'outil de la photographie.

Il est membre depuis 1977 de l'agence genevoise Interfoto.

Riccardo Willig a suivi de près le monde du spectacle et les différentes expressions de la culture genevoise, principalement le théâtre et la musique.

Il a documenté photographiquement de nombreuses productions théâtrales de la compagnie du Théâtre du Loup, du Théâtre Spirale, des saisons de la FanfareduLoup. Il suit à présent les productions de *Dire la ville* et *Atacama*.

NOÉ FORISSIER

Né en 1996 à St-Julien-en-Genevois, Noé Forissier grandit dans le canton de Genève et découvre le théâtre aux ateliers du Théâtre Spirale. Après huit ans d'apprentissage auprès de Michele Millner et avoir fait les petites mains à de nombreux postes au sein de la compagnie, il décide de se former à l'École Jacques Lecoq à Paris, suivis d'une année de recherche au Laboratoire d'Étude du Mouvement. Au sortir de l'école, il participe aux projets de la compagnie la Septima, avec laquelle il monte des grandes parades de rue en France ainsi qu'en Angleterre.

Il suit parallèlement un parcours en musique avec une maturité "OS Musique" au Collège de Saussure, un cursus en piano classique à l'Institut Jacques Dalcroze de Genève puis une filière pré-professionnelle en composition, lors de laquelle il reçoit un premier prix de composition au Concours Suisse des Jeunes Musiciens.

Depuis 4 ans, il joue principalement de l'accordéon chromatique et suis des cours de chant auprès de l'ethnomusicologue Martina A. Catella. Il s'intéresse aujourd'hui particulièrement aux musiques de tradition orale. www.instagram.com/noe_frssr/

LE THÉÂTRE SPIRALE

Le Théâtre Spirale est une compagnie indépendante basée à Genève. Fondé en 1990, il a créé une cinquantaine de spectacles professionnels joués en Suisse, en Europe (France, Belgique, Finlande, Grèce, Italie, Pologne, Espagne), en Australie, en Afrique (Mali, Burkina-Faso, Niger, Sénégal, Afrique du Sud), aux Etats-Unis, à Cuba et en Haïti. Ses pièces ont été jouées en français, en anglais, en allemand, en espagnol, en finnois, en wolof et en bamana. Elles ont tournées dans des festivals, de grandes scènes nationales, en plein air sur des places de villages, dans des écoles et des théâtres, qu'ils soient off ou in.

Le but du **Théâtre Spirale** est de réunir des artistes de cultures différentes afin de développer un langage commun et de créer des oeuvres originales. Il cherche à revaloriser la transmission orale directe et les valeurs humaines qu'elle implique. Depuis sa création, le Théâtre Spirale a joué des centaines de représentations pour plus de 30 000 spectateur-ices. Depuis 1993, il bénéficie de conventions pluriannuelles de subventionnement de l'Etat et de la Ville de Genève.

Michele Millner, directrice artistique

Patrick Mohr, directeur artistique

Souad von Allmen, co-administratrice et chargée de communication

Vincent Jacquemet, co-administrateur et chargé de communication

www.theatrespirale.com

REPRÉSENTATIONS

Du mardi 22 octobre au dimanche 10 novembre 2024

À 19h, sauf le dimanche à 17h

Théâtre et Grand Café de la Parfumerie

7, chemin de la Gravière - 1227 Les Acacias

www.laparfumerie.ch

Réservations: +41 22 341 21 21

ou www.laparfumerie.ch/reservations

CONTACT

Théâtre Spirale

Chemin de la Gravière 7 – CH 1227 Les Acacias

Administration et communication - Souad von Allmen

souad.vonallmen@theatrespirale.com

+41 (0)22 343 01 30

www.theatrespirale.com

Le Théâtre Spirale est aussi présent sur



et

